

Djimet Seli, African Studies Centre, Leiden.
djimet_selde@yahoo.fr

Political Insecurity and the Production of Chadian Displacement Cultures

Mots clés: N'Djamena, Kousseri, guerre, mobilité, culture, réfugiés.

Le présent article se focalise sur la transposition des cultures tchadiennes dans la partie septentrionale du Cameroun, cultures que les nombreux émigrés tchadiens ont amené dans leur valise lors de leur mouvement migratoire pour échapper aux interminables guerres civiles qui agitent de temps à autre la ville de N'Djamena, la capitale.

Miné par les contrastes que représentent sa configuration géographique, religieuse, ethnique, et les facteurs historiques, le Tchad est l'un des pays africains à connaître très tôt, une guerre civile qui dure jusqu'à aujourd'hui. Née de la simple jacquerie paysanne consécutive aux abus fiscaux d'une administration naissante et constituée à la hâte d'un personnel non qualifié, cette guerre va engendrer la naissance d'une rébellion dès 1965. Puis au fil des années, cette dernière va se ramifier en plusieurs autres mouvements de rébellions simultanées et ou successifs aux motivations confusément adossées sur les soubassements ethniques, religieux et régionaliste et, en lutte contre le pouvoir centrale. Cette guerre que les différentes rebellions vont mener tantôt contre le pouvoir central, tantôt entre elles, va créer une situation de violences politiques terrifiantes pour les populations civiles tchadiennes en général et pour la ville de N'Djamena en particulier. Pour se soustraire aux affres de cette guerre, des milliers d'habitants de cette ville, émigrent dans le nord Cameroun tout proche. Parmi les grands épisodes de tension qu'a connus la ville de N'Djaména, et qui ont été suivi des vagues d'émigration, on peut noter l'embrasement de N'Djamena en 1979-1980, la politique de la terreur et de l'élimination systématique des opposants développée par le président Hissein Habré (1982-1990) durant son règne et la peur de la chasse à la sorcière à l'arrivée au pouvoir en 1990 de l'actuel président Idriss Deby et enfin, les deux raids de rebelles sur N'Djamena en 2006 et 2008.

Ces multiples événements de N'Djamena vont produire des milliers des réfugiés et exilés politiques tchadiens dans le nord du Cameroun, vivants principalement dans les villes de Kousseri, Maroua et Garoua et dans les camps des réfugiés de Poli-Faro et aujourd'hui de Pitoa Langui. Le nombre élevé des Tchadiens et surtout des femmes, va produire et entretenir beaucoup d'aspects visibles des cultures tchadiennes dans cette partie septentrionale du Cameroun, surtout à Garoua. Ces cultures tchadiennes que les femmes entretiennent au

Cameroun se déclinent pour l'essentiel au comportement vestimentaire, à l'embellissement au henné et en cérémonial typiquement tchadien aux caractères somptueux et dispendieux et qui forcent aujourd'hui l'admiration des populations autochtones. Toute la question est de savoir comment ces Tchadiens ont-ils évolué de Kousseri vers les autres du Cameroun et plus particulièrement vers Garoua ? comment les enfants de ces exilés et réfugiés tchadiens nés au Cameroun perçoivent-ils la différence culturelle de leur parents par rapport à celle de leur milieu de naissance camerounais ? Comment ces enfants d'origine tchadienne, frayent-ils leur chemin dans cette situation de double-différentes cultures tchadienne de leurs parents et camerounaise de leur milieu de naissance ? Pour ce faire, Il convient de pénétrer au "cœur des ethnies" ; 'pour comprendre comment se construit la dynamique identitaire et communautaire produite par ces groupes d'appartenance' [Amselle, Mbozo'o, 1985].

Bref aperçu des guerres du Tchad

A l'instar des autres pays africains sous la domination coloniale française, le Tchad accède à la souveraineté nationale le 11 août 1960, sur fonds de division tribale et religion Nord / Sud et sur fonds de d'instabilité gouvernementale. Tout de même, ce jour fut celui de l'espoir pour beaucoup d'innocents Tchadiens qui ont cru en l'avenir de leur pays. Mais cet espoir fut de courte durée, puisque Dès 1963, le pays va s'enliser dans une crise politique qui va installer les méfiances, les suspicions, voire entre le nord musulman et le Sud Chrétien. Conscient de la fracture du Tchad en deux camps opposés, la réponse du premier président fut celle de supprimer le pluralisme qu'il considère comme génératrice de division (Roné Beyem 1999 : 64). Cette mesure fut interprétée par certains Tchadiens, plus particulièrement les opposants comme une dictature. A cette mesure déjà fortement contestée, s'ajoute d'autres maux à savoir le népotisme (Bouquet, 1982 : 124-125), l'abus de l'administration (Netcho, 1997). Surtout cette dernière mesure, à travers les levées de multiples taxes instituées pour financer la mise en route du Tchad, va être mal acceptée par les paysans d'une localité du centre du Tchad qui vont attaquer les représentants de l'administration publique. La répression de celle-ci ne tarda pas à s'abattre avec une virulence qui contraint dès lors les pauvres paysans à trouver refuges soit en brousse soit au Soudan. Alors, cette protestation paysanne va être récupérée par certains foyers de rébellion qui couvaient déjà et qui deviendra plus tard le Frolinat (Front de libération Nationale du Tchad), l'un des premiers mouvements de rébellion armées du Tchad. Ce mouvement de rébellion armée va évoluée en se démultipliant pour donner naissance à plusieurs ramifications qui au plus fort moment de la crise tchadien de 1979, atteignait le nombre d'une dizaine.

En 1975, les militaires tchadiens, conscients du pourrissement de la situation entre les rebellions et le président de la république et soucieux de décrier la crise tchadienne qui atteignit un stade dramatique, renversent le régime du premier président. Ils tentent de créer un climat de dialogue avec les rebelles. Ce dialogue aboutit effectivement au retour au bercail d'une composante de la rébellion tchadienne en l'occurrence le Conseil du Commandement des Forces Armées du Nord (C.C.F.A.N), une faction rebelle dirigée par Hissein Habré. La Charte Fondamentale adoptée le 25 octobre 1978 aux fins de la

réconciliation nationale portera Hissein Habré au poste de Premier ministre. Cependant, les termes de la charte donnèrent de larges prérogatives au premier ministre, à tel point qu'on était arrivé à un bateau avec deux capitaines à bord. Le premier ministre montre clairement son opposition au président de la république en appelant à la grève, en refusant de participer au conseil des ministres et aux cérémonies de vœux de fin d'année au président de la république. Plus grave est le geste d'impolitesse notoire qui a consisté pour ce premier ministre à saluer avec main gauche dans la poche, le président de la république du retour d'un voyage de la chine. Et ce fut l'impasse. Les deux capitaines du bateau, le président Malloum issu du Sud chrétien et le premier ministre Hissein Habré du nord musulman mettent face à face deux Tchad qui en vérité se nourrissent une haine depuis les événements de 1963.

En fait, le désaccord entre le Président de la République et le Premier ministre dégénère en guerre civile le 12 février 1979 à N'Djamena. Alors, chacun Tchadien choisit son camp ; les nordistes musulmans derrière Hissein Habré et les sudistes chrétiens derrière le président Malloum qui, curieusement s'efface pour laisser place à un colonel de la gendarmerie en l'occurrence Kamougué, qui va prendre la défense des populations sudistes. Cette guerre du 12 février 1979, se déroula uniquement à N'Djamena. Cette bataille donne le signal d'autres batailles ou tension à N'Djamena, dont les conséquences vont se ressentir au Cameroun par l'afflux des réfugiés tchadiens.

Les batailles de N'Djamena et l'afflux des Tchadiens à Kousseri

Pressés par les guerres, les politiques arbitraires, les tyrannies purificatrices, les catastrophes naturelles, les démographies galopantes, les hommes et les sociétés cherchent à conquérir d'autres espaces que les leurs, par nécessité. (C. Sauvain-Duguerdil, Y. Preiswerk, 1993 : 15)

N'Djamena, la capitale du Tchad, naguère Fort-Lamy, est une ville créée et baptisée ainsi en souvenir de la bataille de la conquête coloniale qui eut lieu à proximité (Kousseri), n'a pas échappé à son destin et statut de ville militaire que la colonisation française lui a donné. Les convulsions militaires qu'elle connaît souvent, la font ressembler à une marmite qui est constamment au feu. Lorsque sous pression de la chaleur des obus, elle se chauffe, le contenu bout, et comme du lait, il se déverse aux bords de la marmite. Ces bords de la 'marmite-N'Djamena' qui ont toujours accueilli le contenu rejeté par la pression de la chaleur, est la ville camerounaise de Kousseri, qui, une fois remplie, et comme par effet de vase communicant, en transmet aux autres villes camerounaises.

Le premier événement de N'Djamena disions-nous est parti le 12 février 1979. Ce jour, une bataille rangée au lycée entre les élèves originaire du nord musulman et du Sud chrétien dégénère en guerre entre non seulement les éléments de Hissein d'Habré et du président de la république, mais prend rapidement une tournure de guerre civile opposant les originaires civiles et militaires du nord à ceux du sud. Cette guerre fratricide se déroula avec une certaine sauvagerie comme le décrit Madjiangar Sosthène (1995 : 18) : « *les balles continuent de siffler. Les avions bombardent les positions ennemies, des cadavres d'hommes et des bêtes domestiques jonchent les rues abandonnées aux militaires. Au dessus, c'est une nuée de Charognards qui obscurcit le ciel de N'Djamena.* »

Dans cette situation apocalyptique qui semble tourner à l'avantage des Nordistes, les populations originaires du Sud qui habitaient pour la plupart dans les quartiers situés au Sud de N'Djamena « sont chassés de la capitale et renvoyés dans leurs villages. Ceux des Tchadiens du Sud qui refusent de quitter N'Djamena sont massivement tués. » Yorongar (2003:71). D'autres ont eu le réflexe de traverser le fleuve pour trouver refuge au Cameroun, principalement dans la ville de Kousseri jumelle à celle de N'Djamena comme le résume Kladoumbaye (1985 : 15) dans son mémoire en ces termes : « *N'Djamena théâtre d'affrontement, est un véritable enfer, tandis que Kousseri, sur l'autre rive du Chari représente un paradis. C'est là que des milliers des Tchadiens, à bord des pirogues, ou à la nage se déversent avec une seule idée dans la tête : être à l'abri des tueries* ».

Ce premier mouvement massif des Tchadiens vers Kousseri est le point de départ d'une série d'autres mouvements migratoires de la population de N'Djamena d'abord vers Kousseri, et ensuite vers les autres villes camerounaises. La seconde bataille de N'djamena s'ensuit quelques mois plus tard en 1980. Le départ des populations du Sud vers soit leurs villages, soit vers Kousseri, laissa la ville de N'Djamena aux mains des factions nordistes du Frolinat, qui comme le relève Dadi (1987 : 145) : « au delà de l'événement et de ses cotés dramatiques, le 12 février a permis à plusieurs branches du Frolinat de prendre pied à N'Djamena, le siège du pouvoir (...) les premières arrivées ont apporté un salutaire renfort au FAN d'Hissein Habré, levant par là même tout doute sur le caractère Nord/Sud de l'affrontement. »

Cette scission du Tchad en deux parties, interpella le gouvernement Nigeria qui organisa une série de conférence de réconciliation : Kano I, Kano II et Lagos, qui aboutit à la formation de d'un Gouvernement d'Union Nation de Transition la GUNT. Mais le vers étant déjà dans le fruit, Hissein Habré, alors ministre de la défense dudit gouvernement entra en dissidence avec le président du GUNT, Goukouni weddey. Cette belligérance se traduit sur le terrain le 21 mars 1980 par un affrontement entre les éléments de Habré et ceux de Goukouni. Cette guerre est connue sous le vocable de la « deuxième bataille de N'Djamena » ou de « la guerre de 9 mois » en référence à sa durée. Elle fit des milliers des morts (N'Gangbet, 1984 : 43). Les survivants de cette guerre dans leur écrasante majorité populations musulmanes du nord, maîtres de N'Djamena depuis le départ des sudistes, prennent à leur tour le chemin de Kousseri où un camp des réfugiés tchadiens fut construits par le Haut Commissariat des Nations Unis pour les Réfugiés. Le mouvement massif des Tchadiens vers Kousseri ne se limite malheureusement pas seulement à ces deux batailles de N'Djamena, mais va s'étendre à toutes les tensions récurrentes qui vont suivre à N'Djamena. Ainsi en 1982, comme en 1990, lorsque les pouvoirs politiques changèrent de mains, les personnes proches ou appartenant à l'ethnie du président partant, prennent le chemin de Kousseri de peur de représailles de la part de l'ethnie nouvellement arrivée au pouvoir. Ce phénomène, on l'a noté au Tchad en 1982, lorsque Goukouni weddey dépassé par la puissance de feu de Hissein Habré, a quitté le pouvoir d'ailleurs par le Cameroun. Tous ceux qui lui sont proches et de son ethnie ont fait de même. Comme au Tchad à chacun son tour chez le coiffeur, en 1990, lorsque l'actuel président Deby harcela militairement Habré, ce dernier quitta le pouvoir par la route du Cameroun. Les gens de son ethnie, les Gorane qui se reprochent des choses, ont massivement

investi la ville de Kousseri, de peur de la chasse à la sorcière. Enfin à une date plus proche de nous, d'autres coalitions de rebelles, en 2006 et en 2008 sont arrivées à N'Djamena sans pouvoir déloger l'actuel président au terme des combats aux armes lourdes et aux hélicoptères. Comme d'habitude, c'est toujours Kousseri qui accueille les réfugiés dont le camp est aujourd'hui encore existant mais déplacé à Garoua.

N'Djamena et Kousseri, une familiarité au quotidien

N'Djamena la capitale du Tchad et Kousseri ville camerounaise de l'extrême Nord sont deux villes jumelles qui ne sont séparées que par le fleuve-Chari-Logone d'une largeur d'à peine deux kilomètres. Les rapports entre N'Djamena et Kousseri remontent en temps de paix. En effet, le Tchad est un pays enclavé et dont la plus grande partie de ses produits manufacturés et denrées alimentaires lui viennent du Cameroun et du Nigeria. En l'absence du pont sur le Lac Tchad qui puisse lier facilement le Tchad au Nigeria, les produits du Nigeria joints à ceux du Cameroun passent nécessairement par la ville de Kousseri. Ainsi, la ville de Kousseri s'est constituée un très important marché pour les Tchadiens qui viennent chaque jour par milliers s'approvisionner (Mahamat Paba Salé 1980). L'accès à la ville de Kousseri n'est soumis à aucune formalité malgré qu'elle soit en territoire étranger. Cet accès direct, facile et quotidien de la population de N'Djamena à Kousseri et vis-versa celle de la population de Kousseri à N'Djamena pour de raison de soin dans les hôpitaux de N'Djamena et aussi pour des raisons culturelles. De ces échanges sont nées une grande familiarité et des relations amicales entre les habitants de ces villes jumelles. De plus, les habitants de N'Djamena et de Kousseri appartiennent tous à la même aire culturelle. Ils parlent tous l'arabe dialectal. Cette interpénétration des habitants de Kousseri et de N'Djamena date des premières heures des indépendances des deux pays et dont les transactions quotidiennes sont décrites par Mahamat Paba Salé (Op. cit : 199) en ces termes :

« Dès les premières lueurs du jour, des centaines des personnes se dirigent vers les bords du Chari, à bicyclette, ou en taxi. Les uns prennent le bac, les autres sollicités par les nombreux piroguiers, prennent place avec leur bicyclette (...), on y reconnaît les Camerounais revenant de N'djamena un paquet de produit pharmaceutique ou une pièce détachée d'automobile, à la main. Des Tchadiens, un gros sac à provision accroché à l'épaule, allant au ravitaillement hebdomadaire à Kousseri. Au milieu de ces va et vient constant des dizaines des pirogues glissant silencieusement, sur l'eau des lourdes charges barges métalliques, à moteur, ou lentement propulsées à la perche, emportent vers N'Djamena, des tonnes de ciment, sel, sucre ou thé transbordés des camions stationnés sur la rive gauche du Chari. Plus loin, un troupeau des bœufs traverse le fleuve à la nage en direction de Cameroun tandis que, sur le bac, au milieu des citernes, l'ambulance emmène des malades à l'hôpital central de N'Djamena. Cette activité fébrile ne cesse qu'à la nuit tombée. »



Figure 1 : la petite carte rose au milieu du cercle orange représente N'Djamena jumelle à Kousséri

Kousséri, la passerelle et point de diffusion des Tchadiens au Cameroun.

Les deux premières guerres de N'Djamena : celle de 1979 et celle de 1980 ont produit à elles seules, selon les chiffres du Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés, un nombre de 100.000 réfugiés Tchadiens (HCR, 1980 : 85), c'est à dire que plus de la moitié des habitants de la capitale tchadienne, N'Djamena de l'époque qui 's'est déversée sur la ville de Kousséri Madjiangar Sosthène (1995 : 22).

Kousséri, ville peuplée d'à peine 1/5 de la population de N'Djamena va se trouver totalement débordée, car n'étant pas préparée à recevoir un tel flux des populations. Aussitôt, le HCR intervient pour construire un camp des réfugiés, qui par sa proximité à N'Djamena théâtre continuels des affrontements s'est avéré inadéquat. Pour ce faire, le HCR en accord avec le gouvernement camerounais décide (conclusion 22 du Comité exécutif du HCR, 1981 : 48) de transférer les réfugiés tchadiens de Kousséri vers Poli-Faro, localité située à environ 700 km de la frontière tchadienne vers l'intérieur du Cameroun. Le choix de ce site aux dires du gouvernement camerounais et du HCR, est fait en fonction du climat, de la culture des habitants de cette localité, qui est sahélienne comme une grande partie du Tchad d'ailleurs.

Sur les 100.000 réfugiés Tchadiens dénombrés à Kousséri, seulement 3300 personnes ont accepté d'être transférées à Poli-Faro au camp de réfugiés. Les 96.000 autres personnes ont préféré aller se fondre individuellement dans les milieux camerounais, ou nigérien, tandis que d'autres ont préféré à la fermeture du camp de Kousséri, rentrer au pays, mais dont on ne

dispose d'aucun chiffre précis. Pour ce qui est du Cameroun, ces Tchadiens volatilisés du camp des réfugiés vont s'éparpiller dans tout le nord, plus précisément à Kousseri, Maroua, Garoua.

A cette première vague d'arrivée des Tchadiens au Cameroun, viennent s'ajouter d'autres vagues en 1982, lorsque Hissein Habré replié avec sa troupe en 1980, à l'Est du Tchad, revient en force chasser son prédécesseur de N'Djamena. Le départ de Goukouni du pouvoir va entraîner aussi le départ des siens de N'Djaména. Le point de chute fut naturellement Kousseri. Aussi, pendant le règne de la terreur du régime Habré, la plupart de ses opposants ont naturellement trouvé refuge à Kousseri avant de s'éparpiller dans les autres villes du Cameroun. Une autre importante vague des exilés Tchadiens est celle de 1990, lorsque l'actuel président arrivé avec sa troupe à N'Djamena pour chasser le président Habré. Les Gorane, ethnie du président Habré, craignant pour leurs sécurité, investissent massivement le nord Cameroun et principalement la ville de Maroua où Habré à passé ses quelques jours d'exile avant de rejoindre le Sénégal. Bref, la proximité de N'Djamena à la ville camerounaise de Kousseri fait que chaque fois qu'il y a coup de feu ou tension à N'Djamena, c'est Kousseri, cette ville camerounaise qui subit l'afflux des populations de N'Djamena apeurées, sert en même temps de courroie de transmission de flot des Tchadiens à d'autres villes camerounaises.

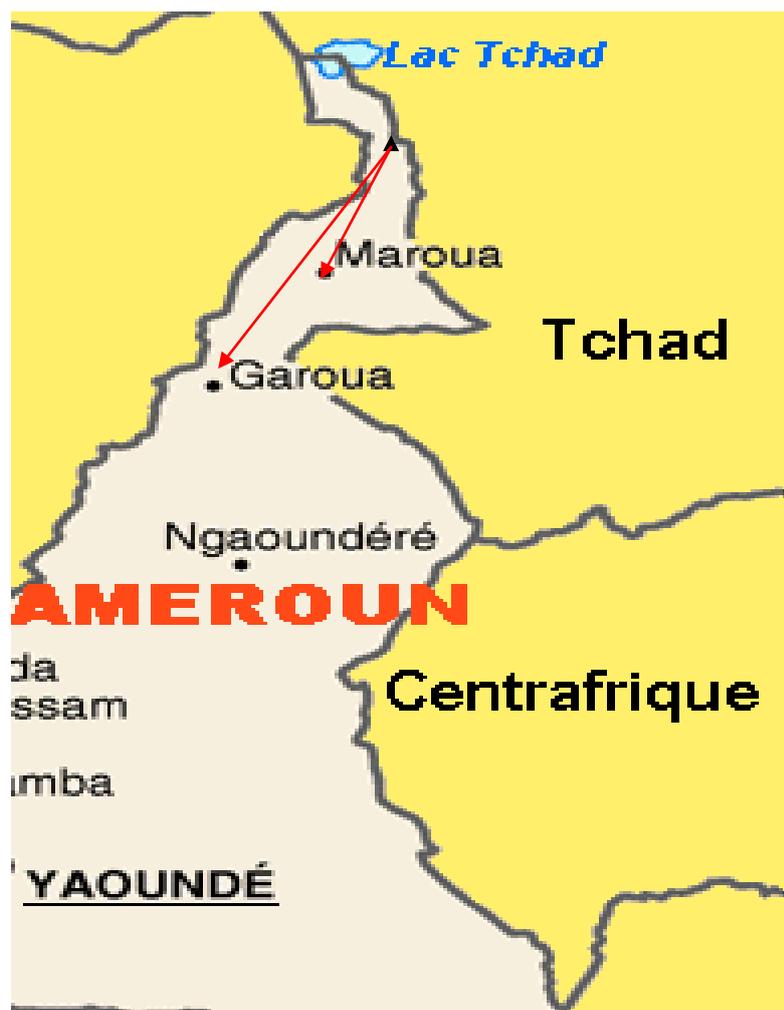


Figure 2 : les flèches rouges indiquent le sens de mouvement migratoire des Tchadiens vers l'intérieur du Cameroun.

L'insertion socio-économique des Tchadiens à Garoua.

La communauté tchadienne de Garoua, principalement musulmane qui a fait l'objet de mes recherches, se compose principalement des Arabes, Kanembou, Goranes, Zakhawa Hadjérai etc. (Madjiangar Sosthène, 1995 : 34). Au Tchad, ces ethnies toutes musulmanes du Nord, sont indépendantes les unes des autres et un à moment ou un à autre de l'histoire tumultueuse du Tchad, avaient constitués des tendances qui se battaient entre eux (Christian Bouquet, 1982 : 256-287 ; Yorongar, 2003). Mais comme le dit Jean-Loup Amselle : « Qu'en fait, des ethnies, on est en présence des réalités mouvante : ici comme ailleurs, nul n'est exclusivement membre d'une ethnie et les individus comme les groupes sociaux, sont et cessent d'être le lieu et le moment membre d'une telle ou telle ethnie. (Au cœur des ethnies, 1985 : 10). Ainsi, ces ethnies si différentes, voire rivales au Tchad, constituent à Garoua une seule communauté dont Gorane, Hadjeray, Arabes, Zaghawa, ethnies si opposés, se sont trouvés dans une « communauté de destin » à travers une association des jeunes d'origine tchadienne des Garoua appelé « Réunion ».

Cette communauté tchadienne de Garoua est constituée des anciens réfugiés qui ont quitté le camp et des exilés politiques surtout les Gorane, qui au moment de la chute de Hissein, avaient fui massivement le Tchad de peur de règlement de compte. A ces catégories des personnes, viennent s'ajouter les Tchadiens qui sont tentés par l'aventure, au rang desquels on trouve principalement les Kanembou, aimant s'adonner aux activités commerciales. A cela s'ajoutent ces dernières années un nombre de plus en plus croissant des Zaghawa, ethnie de l'actuel président au pouvoir. Ceux-ci bougrement riches, mais méfiants en l'avenir du Tchad ont préféré venir s'installer dans le nord Cameroun principalement à Maroua et Garoua. Comme le raconte Issiakou¹ : « Vous les Tchadiens, vous avez gâté le nord (Cameroun). Vous venez avec beaucoup d'argent, vous vous mettez à acheter n'importe quoi à n'importe quel prix. ». Il ne s'agit en vérité que d'une poignée des riches proches du pouvoir. Cette communauté tchadienne ainsi constituée s'adonne à plusieurs activités économiques. Une grande majorité s'adonne à des activités commerciales grâce aux fonds que certaines personnes avaient ramenés du Tchad. Une autre partie constituée généralement des anciens réfugiés ayant quitté le camp, s'est versée intégralement dans les activités de mécanique automobiles qui s'étaient développées grâce aux activités de transport des marchandises entre le Tchad et Cameroun dont Garoua constitue un lieu de passage obligé pour les transporteurs tchadiens. Garoua est donc une étape importante pour les transporteurs tchadiens au point de nécessiter un consulat du Tchad et une gare spéciale dénommée « Gare marchandises » connue pour être une gare exclusive des Tchadiens. La facilité d'intégration des réfugiés tchadiens dans la vie sociale et économique et les prospérités de leurs activités commerciales remontent depuis les années 1982, lorsque ces derniers étaient encore à Kousséri que Mahamat Paba Salé (1982 : 26) rapporte en ces termes :

« La plupart des Tchadiens réfugiés à Kousséri s'intègre maintenant, aujourd'hui la plupart se plaisent dans le chef-lieu du Logone et Chari qui leur une sécurité et une précieuses base logistique pour leurs activités commerciales. Les fortunés vivent dans une aisance certaine, tenant boutiques au marché et roulant dans des grosses voitures, les autres faisant la navette entre N'Djamena et Kousséri, ou revendant, sur place diverses marchandises, leurs hôtes qui exercent le même métier, semblent envier leurs succès qui puisqu'ils leur reprochent parfois d'avoir noyauté le commerce »

Ces activités commerciales que les premiers réfugiés tchadiens ont fait prospérer à Kousséri dans les années 1980 se sont accrues et se sont répandues dans toutes les localités camerounaises où les réfugiés et surtout les exilés tchadiens plus fortunés se sont installés, plus particulièrement à Garoua. Ainsi, les activités commerciales des uns et de mécanique auto des autres, assurent à la communauté tchadienne de cette ville, une certaine décence qui parfois est enviée par certains autochtones camerounais.

¹ Issiakou, autochtone camerounais, gérant d'une cabine téléphone, environ 25 ans, entretien informel, réalisé en avril 2010.

Le régime culturel des Tchadiens de Garoua

Mis à part la ville de Kousseri qui en raison de sa connexion quotidienne avec N'Djamena montre très peu de différences, les autres villes d'accueil des Tchadiens au Cameroun affichent quelques différences notables culturelles tant sur le plan vestimentaire, cérémonial, comportemental que linguistique. Tout le problème est de comprendre comment ces Tchadiens qui sont installés dans les autres camerounais de Maroua, Garoua... qui comportent une certaine différence par rapport au Tchad vivent-ils cette différence. Comment l'appendent-ils ?

Pour comprendre cette situation, j'ai été amené à faire une investigation dans la communauté tchadienne de la ville de Garoua, dans le nord du Cameroun. Le nombre de la colonie tchadienne à Garoua est difficile à chiffrer avec exactitude en raison de la présence des nombreux Tchadiens qui vivent dans cette localité depuis des années sans se faire enregistrer au service consulaire de la république du Tchad basée dans cette ville. D'autres encore, pour des raisons de facilité administrative, ont choisi de se procurer des papiers d'identité camerounaise. Cependant, les sources associatives difficiles à vérifier avancent le chiffre d'un millier de personne qui réside en permanence dans cette localité.

Si chez les hommes, la différence entre Tchadiens et Camerounais est moins visible, dans le milieu féminin, la différence entre les Tchadiennes et les camerounaises est très culturellement très accentuée. La communauté tchadienne du nord Cameroun, à l'exemple des populations Lobi en Côte d'Ivoire, comme l'a démontré Jean-Loup Amselle et Michèle Fièloux, constitue un groupe : « *qui cherchent à reproduire un tissu social analogue à celui de leur milieu d'origine (Les Migrations Africaines 1976 : P 43.)*. Ainsi, le signe distinctif de la communauté tchadienne de Garoua se trouve beaucoup plus articulé chez les femmes. Cette différence se manifeste de manière dichotomique selon les générations. La plus part des femmes adultes vivants dans le nord Cameroun en général et dans la ville de Garoua en particulier sont nées au Tchad, puis émigrées au Cameroun, par la faute des différentes crises tchadiennes (Rapport Consulaire 2006). Dans le milieu de ces femmes adultes, l'acceptation ou le rejet de la culture de la localité d'accueil se fait selon qu'elle est contraignante ou facultative. Certaines cultures locales telle la langue, s'est imposée aux femmes tchadiennes vivant dans le nord. Il n'y a pas une seule femme tchadienne vivant à Garoua qui ne puisse comprendre ou parler la langue fulbé du Cameroun. Interrogée sur cet aspect de la question, Haoua² une Tchadienne arrivée à Garoua depuis 2006 donne les raisons de l'apprentissage de la langue fulbé par les femmes tchadiennes en ces termes :

« Pour vivre ici, il faut parler l'une des deux langues le français ou le Fulbé avec pour priorité le Fulbé. Comme nous les Tchadiennes, on ne parle pas le moindre français, on est obligé d'apprendre le fulbé pour faire le marché, échangé avec nos voisins. Pour ce qui me concerne, la prospérité de mes commerces en dépend. »

² Tchadienne, vendeuse des épices à Garoua, environ 39 ans, entretien réalisé en avril 2010.

Si un effort est fait sur le plan linguistique consistant pour les femmes tchadiennes à parler le fulbé qui est une langue d'échange de la région, indispensables, certains aspects non contraignants de la culture camerounaise fait l'objet de rejet systématique. Au nombre des pratiques culturelles difficilement accepté, figure le code vestimentaire. Le code vestimentaire féminin du nord Cameroun tourne autour de pagnes. Généralement, c'est une pièce de trois pagnes qui est transformé en chemisette dont le port s'accompagne nécessairement d'un pagne noué autour du rein et d'un autre porté sur les épaules. Le tout est assorti d'un mouchoir de tête. Cet accoutrement qui est aussi quelquefois porté par les femmes tchadiennes est nécessairement doublé par un voile, qui s'enroule sur tout le corps. Le port du voile passe donc pour un signe distinctif des Tchadiennes.



Figure 3 : femmes tchadiennes à Garoua reconnaissables à leur voile typiquement tchadien.

Malgré qu'elles aient séjourné pendant longtemps, les femmes d'origine tchadienne se remarquent très facilement par leur comportement vestimentaire qui est de prime à bord différent de celui des femmes des populations autochtones. Cette différence se situe sur le port du voile qui est de rigueur chez les femmes tchadiennes contrairement, autochtone pour qui l'usage du voile demeure l'objet de curiosité. Interrogé sur l'insistance des ports de voile par les femmes tchadiennes en territoire camerounaise, Zarga Haroun³ répond avec une interrogation comparative :

« Là où tu es, peux-tu accepter de partir au marché, sur les lieux de cérémonies avec une culottes ? Le gêne que tu vas ressentir en sortant avec une culotte, nous on le ressent en sortant sans porter le voile. Le port du voile est une question de pudeur, de responsabilité, du respect de son corps, de la solennité. On ne peut sortir dans la rue, aller au marché, sur les lieux de cérémonie comme si on allait à la douche. Pour nous les femmes du foyer, sortir sans porter le voile est comme on sort nu dans la rue. »

³ Tchadienne, Femme de ménage vivant à Garoua, environ 40 ans, interview réalisé en avril 2010.

En plus de code vestimentaire, les tchadiennes ont importés de leur pays, l'art décoratif des pieds et poignées au henné communément appelé 'Rassim', qui a réussi à s'imposer même parmi les populations autochtones du nord Cameroun.



Figure 4 : l'art décoratif des membres, une importation tchadienne à Garoua

Si chez les femmes adultes, la différence entre les tchadiennes et Camerounaises est plus physiquement visible, chez les jeunes filles d'origine tchadienne, pour la plupart nées au Cameroun, la différence par rapport à leurs sœurs camerounaises d'origine, se trouve dans la mentalité. A la différence de leur mère, les jeunes filles d'origine tchadienne, nées dans la culture camerounaise et grandit dans la culture camerounaise subissent physiquement très peu l'influence de la culture tchadienne. Car d'aspect extérieur, il n'est pas aisé de différencier une jeune fille d'origine tchadienne d'une jeune fille camerounaise. Ni le code vestimentaire, ni l'accent langagier, ne différencient les filles d'origine tchadienne des autres.

La différence mentale ou morale qu'entretiennent les jeunes filles d'origine tchadienne, sont cultivées à plusieurs niveaux par les parents qui par des actes concrets ou par le discours influencent les esprits des jeunes. Le premier niveau du conditionnement, est de l'ordre du discours.

Tchadiens de Garoua : un discours du retour en contradiction les actes du vécu

Il n'est pas rare d'entendre des Tchadiens vivants au Garoua exprimer leur ras-le-bol diffus du mal vivre et nourrir de projet d'un départ du Cameroun pour le retour au Tchad, à l'exemple de Haroun⁴ qui ne cesse de dire : « mon retour au Tchad n'est que question de temps. Depuis trois ans, je réfléchis à un retour à N'Djamena, mais Dieu ne m'a pas encore donner l'ordre de partir ». Ce discours pour le retour du Tchad, que tient Haroun se retrouve quasiment partout dans la bouche des autres Tchadiens de Garoua. Mais le paradoxe c'est que, les discours tranchent avec les actes et les investissements quotidiens que font ces derniers. à Titre

⁴ Tchadien, vendeur des matelas au marché de Garoua, environ 45 ans, interview réalisé en avril 2010.

d'exemple, le discours du départ du Cameroun de Haroun, est très vite trahi par l'intention de rester. Cette intention de rester au Cameroun s'illustrent par les investissements fonciers qui effectuent. En plus de la maison dans la quelle il vit, il déclare avoir acheté deux terrains dont ils justifient l'acquisition ces termes: « ces deux terrains, je les ai achetés dans une perspectives d'avenir. D'ici à 7 ou 8, le terrain va prendre une valeur et je vais vendre un. Avec l'argent issu de la vente d'un de ces terrains, je pourrais construire l'autre et les mettre en location. Avec l'argent de location, je peux vivre même si mes affaires périclitent. » Cet investissement et les raisons qui vont avec, développées par Haroun, semblent montrer que ce dernier se prépare à y vivre longtemps, même s'il n'aura pas d'activités. Ce discours de retour au Tchad tout le temps martelé par les parents, finissent par tomber dans les oreilles des jeunes qui admettent que leur avenir se trouve dans le pays d'origine.

Les enfants d'émigrés : une éducation tournée vers la valorisation du Tchad

Outre le discours quotidien de retour, les jeunes d'origine tchadienne, sont influencés par d'autres pratiques "démonstratives" venues du Tchad et en cours dans le nord. Au nombre de ces pratiques, figurent en premier lieu, les cérémonies somptueuses. Au Tchad, les cérémonies nuptiales font l'objet de démonstration des forces : parade en voiture dans les rues, concert animés par un orchestre de renom, repas copieux pour des centaines d'invités etc. Cette pratique est depuis quelques années en vogue dans le milieu nanti tchadien du nord Cameroun. De temps en temps, certaines exiles nantis tchadiens, font venir de N'Djamena l'orchestre pour animer les cérémonies de mariages ou parfois une simple cérémonie de baptême. Ces pratiques cérémoniales aux coûts onéreux, sont étrangères au Cameroun Comme s'en étonne Ousmanou⁵, gérant de « l'auberge de la gare routière » de Garoua :

« Vous les Tchadiens vous avez de l'argent. On le voit dans vos cérémonies où vous dépensez des grosses sommes pour rien. Ici à Garoua, une jeune fille ça s'acquiert pour pas plus de 150.0000 F, de la dot jusqu'à la cérémonie. D'ailleurs les cérémonies ici sont religieuses. Elles consistent pour les hommes à se retrouver à la mosquée au petit matin à l'occasion de la prière pour les formalités. La seconde cérémonie est celui du départ de la jeun fille pour le foyer, elle est aussi religieuse, consistant pour la fille à lire quelques versées du coran. Toutes ces cérémonies sont arrosées discrètement par des plats sobres. Bref ici, pour le mariage, on dépense avec modération. ».

Les 150000 F suffisant au dire de Ousmanou pour le mariage à Garoua, ne présente pas grand-chose pour le mariage 'm'as-tu vu des Tchadiens' dont la seule dépense pour l'orchestre qui doit animer la cérémonie est de loin plus cher.

⁵ Camerounais, gérant de l'auberge de la gare routière de Garoua, environ 35 ans, interview réalisé en avril 2010.



Figure 5 : une cérémonie de mariage de Tchadiens à Garoua

Outre, ces cérémonies dispendieuses, il existe bien d'autres pratiques qui mettent en valeur le Tchad. Au nombre de celles-ci, il y a des objets qui, parce importés du Tchad sont rares et par conséquent chers. L'un des exemples est le prix élevé du mouchoir de tête appelée 'Tarha' très utilisé dans le milieu musulman au Tchad et qui est aussi très prisé par les jeunes filles d'origine tchadienne du Cameroun. En effet, ce mouchoir de tête qui n'est pas de fabrication tchadienne d'ailleurs et qui à N'Djamena s'achète entre 1000 et 20000 selon la qualité, s'achète à Garoua entre 4000 et 6000. Cette variation du prix entre N'Djamena et Garoua obéit tout simplement à la loi de l'offre et de la demande comme le démontre Kaman⁶ commerçant au marché de Garoua : « ces mouchoirs sont ici chers par rapport au Tchad parce que ici, il n'y a pas assez des gens qui en demandent. Il peut parfois se passer toute une semaine, sinon plus, sans que quelqu'un ne vienne demander ne serait-ce le prix. Pour ne pas perdre, on n'est obligé de les vendre cher aux quelques personnes qui viennent acheter. ». Le même phénomène est observé dans la décoration « Rassim » dont le prix entre N'djamena et Garoua va du simple au quadruple. La cherté du prix de cet art décoratif des membres, répond aussi simplement à la loi de l'offre et de la demande. Ainsi, la valeur qu'ont les pratiques, les choses venues du Tchad sonne dans l'esprit de ces jeunes d'origine tchadienne, comme le reflet de la valeur du pays dont ils en rêver.

⁶ Camerounais, marchand des vêtements de la friperie au marché de Garoua, environ 33 ans, interview réalisé en avril 2010.

Les jeunes : un rêve doré pour le Tchad

Les jeunes d'origine tchadienne, surtout les filles, affichent un amour et un enthousiasme démesuré à l'idée de retour au Tchad. En face des jeunes, on se retrouve avec des personnes au double personnage. Le premier est celui qui est physique, qui est visible, et le second personnage est celui qui est mental, spirituel. Du point de vue d'aspect physique, ces jeunes filles d'origine tchadienne sont camerounaises. Parce s'habillant camerounais, parlant camerounais. Mais cet aspect physique contraste avec leur état d'esprit. Cet état d'esprit très porté vers le Tchad des jeunes se lit dans plusieurs de leurs projets à l'exemple de ceux de Houssouna⁷ qui dévoile ses projets d'avenir en ces termes : « j'ai toujours demandé à mon papa de me laisser partir faire l'école là N'Djamena. Même certains Camerounais de Yaoundé partent passer le baccalauréat au Tchad, parce le bac du Tchad est international, contrairement à celui du Cameroun qui est national. Et après le bac, je préfère rester à N'Djamena travailler parce ici ce n'est évident de trouver du travail ».

Répondant à la question sur son statut marital, elle dit avoir accepté la proposition de mariage d'un cousin à N'Djamena plutôt de celle d'un prétendant d'ici. Ses raisons sont que : « le mariage entre parents ou entre tchadiens c'est mieux. Toutes les choses se font selon les coutumes du Tchad ». Ces coutumes du Tchad dont elle ne reçoit à Garoua que quelques pans, comportent leurs réalités qui ne sont pas forcément supportables pour quelqu'un fut-il tchadien, mais né et grandit au Cameroun.

Le Tchad, une déception : l'expérience de Harissa⁸.

Harissa est l'une de mes cousines qui est né à Garoua en 1994. Le Tchad elle ne l'a vu qu'en 1999, quand encore gamine, elle y était avec sa maman. Du Tchad dont son séjour n'a pas excédé trois mois, elle ne garde que quelques vagues souvenirs d'enfance d'un jour de fête religieux où il y avait abondance de mets et où les enfants errant partout dans les rues apostrophèrent les hommes pour leur demander les cadeaux de fête et où au terme de cette journée de fête, elle rentra avec une coquette somme d'argent dont elle ne se souvient plus du montant. Malgré ce contact éphémère qu'elle avait noué avec le Tchad, à côté des immenses avantages qu'elle a du Cameroun qui l'a vu naître et grandir, cette fille surprend par son caractère affectif pour le Tchad au détriment du Cameroun dont elle connaît pourtant bien les réalités. Son affection pour le Tchad s'étend à tous ses actes quotidiens. Le premier signe de son attachement pour le Tchad se retrouve résumé dans son téléphone portable. Sur son téléphone portable, outre la sonnerie, et les musiques tchadiennes qui sont programmées, sur le fond d'écran est programmé l'hôtel kempinski de N'Djamena dont elle n'a jamais vu, mais simplement copié l'image à partir de téléphones des amis ayant séjourné au Tchad. Ainsi, à longueur de journée, Harissa écoute les musiques tchadiennes nombreuses, qu'elle a enregistrées dans son téléphone, pendant qu'au Tchad, paradoxalement les jeunes préfèrent les musiques Camerounaises ou ivoiriennes. Ces premières observations ne sont que les parties visibles de l'iceberg que cette fille se fait du Tchad. Car, pendant tout mon séjour de

⁷ Fille des parents tchadiens, élève en classe de seconde, 19 ans, interview réalisé en avril 2010.

⁸ Fille des parents tchadiens, élève en classe de 4^e, 17 ans, interview réalisé en avril 2010.

recherche à Garoua, elle n'arrêta de manifester son goût d'une visite à N'Djamena dont elle n'a jamais trouvé l'occasion. Je suis en proposa. Elle accepta avec plaisir d'y aller. Et cela fut fait. On embarqua pour N'Djaména. Au terme d'un séjour de 9 jours, tout l'amour qu'elle avait pour le Tchad s'effondra comme château des cartes. De l'image enthousiaste, joviale et fière de Harissa que j'ai découverte à Garoua à l'idée de revoir N'Djamena, succède celle d'une fille crispée, lassée de cette vie de N'Djamena dont elle avoua, avoir été la rusée des enfants à cause de son arabe maladroit et de la curiosité dont elle fait l'objet à cause de son style vestimentaire différent des autres filles tchadiennes et plus grave encore de la chaleur et du manque d'électrice pour ne serait-ce charger la batterie de son téléphone.

Conclusion

De l'ambigüité du métissage culturel des Tchadiens de Garoua

La communauté tchadienne de nord Cameroun particulièrement de Garoua, surprend par l'unité dont les différents groupes ethniques pourtant rivaux au Tchad, font montre. Son nombre, relativement important et son insertion socio-économique relativement assez bien réussi, lui permet tout en s'appropriant certaines cultures locales, d'imposer et d'entretenir la culture tchadienne, orientée vers la valorisation du Tchad et axé sur un projet de retour souvent du bout de lèvres. Cette pensée permanente pour le Tchad va plonger les enfants de ces émigrés tchadiens dans une ambigüité culturelle où l'apparence est Camerounaise et le mental est tchadien. Ce tiraillement culturel et surtout l'expérience de Harissa nous montre l'état de tension qui habitent les personnes vivant dans un milieu qui n'est pas le leur et qui quelque soit ce que leur offre leur lieu d'accueil, ont tendance à recourir à plusieurs valeurs culturelles de leur localité de départ comme si avec la culture de la localité d'accueil, ils ne vivent moins pleinement Cheikh H Kane (1961:173). Ils vivent dans une espace 'd'aventure ambigüe' où la culture qui se présente à eux ne leur apporte pas satisfaction, parce que rêvant d'une autre, qui en vérité leur est inadapté ; et comme le dit Cheikh H Kane, « Il n'y a pas une tête lucide entre deux termes d'un choix. Il y a une nature étrange, en détresse de n'être pas deux. (Op.cit : P175)

Références bibliographiques

Ahmat Kinder, *les mouvements Migratoires en république du Tchad*, in, Revue Juridique et Politique, (1980), vol. 34, no. 1, p. 218-236.

Amselle Jean-Loup, et Elikia M'bokolo (sous la direction, 1985), *Au cœur des ethnies*. Éditions la découverte, 226 P.

Amselle Jean-Loup (sous la direction, 1976), *Les migrations Africaines*. François Maspero, Paris, 126 P.

Amselle Jean-Loup (1990), *Logiques métisses*. Paris, Payot, 257 P.

Bouquet, Christian (1982) : *Tchad, genèse d'un conflit*, Paris, L'Harmattan, 253 P.

Dadi, Abderahman (1988) : *Tchad : L'État retrouvé*, Paris, L'Harmattan, 222 P.

Cheikh Hamidou Kane (1961), *L'Aventure ambiguë*. Paris, Julliard, 205 P.

Kotoko Ahmed (1989), *Tchad-Cameroun, le destin de Hamai ou le long chemin vers l'indépendance du Tchad*. Paris, L'Harmattan, 226 P.

Mahamat Paba Salé, *Kousseri ville investie*, in Revue de Géographie du Cameroun, 1980, Volume 1, No2, PP : 197-203.

Mahamat Paba Salé, *Notes sur les réfugiés tchadiens dans le commerce à Kousseri*, in Revue de Géographie du Cameroun, 1982, Volume 3, No1, PP : 24-26.

N'gangbé Michel : *Peut-on encore sauver le Tchad ?* Paris, Karthala, 1984.

N'Gargoune, Madjiangar Sosthène (1995), *Guerre civile et migration : Micro-société et stratégie de vie des réfugiés tchadiens au camp de Poli-Faro*. Mémoire DESS, Genève, 1995, 171 P.

Ngarledjy Yorongar (2003), *Tchad, le procès d'Idriss Deby, témoignage à Charge*. Paris, L'Harmattan, 383 P.